

Jean 6, 51-58

Où, quand, comment être en présence de Dieu ? Du cannibalisme à l'audace de la chaise vide.

André Gounelle, La Cène, sacrement de la division, Les bergers et les mages, Paris, 1996

Raymond de Vaux, Les institutions de l'Ancien Testament, Les éditions du Cerf, Paris 1991

Violant, sanglant... ce texte de l'évangile de Jean dans lequel Jésus nous sommes de consommer sa chair et de boire son sang pour que nous obtenions la vie éternelle.

Heureusement qu'à l'époque où il a prononcé ces paroles, personne ne l'a pris au mot : personne ne s'est jeté sur lui pour le dévorer, par contre beaucoup se sont mis les bras sur la tête ! Même ses disciples, qui, entre eux, se disaient : « cette parole est rude » ! Les juifs aussi, surtout, étaient scandalisés, car pour eux, bien sûr le pain et le vin, la manne du désert, cela signifie le repas rituel de la fête qui célèbre la sortie d'Egypte, l'Exode et le don de la Loi. Un repas rituel dont la signification est le rappel essentiel du fondement de l'Alliance et de la présence active de Dieu pour son peuple et son élection.

Quel blasphème donc pour eux tous ! Comme le dit le professeur André Gounelle, « imaginons qu'aujourd'hui un prêtre ou un pasteur qui, en célébrant la Sainte-Cène ou l'Eucharistie ait l'audace de dire « désormais on ne se référera pas à Jésus mais à moi. Nous serions horrifiés, non sans raison, et nous le prendrions à juste titre pour un fou et un blasphémateur » (p.204).

Les paroles de Jésus étaient donc très provocantes dans ce monde de culture juive, culture que nous avons perdue aujourd'hui, mais à laquelle nous devons penser et dont nous devrions nous imprégner pour comprendre le contexte et la résonance de ces paroles dans l'entourage proche de Jésus.

Aujourd'hui, nous prenons, en effet la Cène, dans un rythme établi, dans une ambiance disons, plutôt solennelle, faite de mémoire et de communion mais ce n'est pas du tout l'ambiance originelle !! Il y a une forme de « conformisme installé » (Gounelle) dans

notre pratique de la Sainte-Cène, repas fait de pain et de vin, rappelant le corps et le sang de Jésus, qui contraste avec les paroles ultra provocantes de Jésus dans son contexte culturel et cultuel de l'époque.

On peut même penser que Jésus n'a jamais voulu instituer la Sainte-Cène. En tous les cas, pour André Gounelle et d'autres exégètes, Jésus n'a sans doute jamais prononcé la phrase « faites ceci en mémoire de moi ». Sur les 4 récits en effet qui racontent le dernier repas du Christ, seul celui écrit par l'apôtre Paul dans l'épître aux Corinthiens (ch.11) et quelques manuscrits originels de Luc (ch.22) rapportent cet « ordre ». Ni Marc (ch.14), ni Matthieu (ch.26), ni Jean (qui raconte ,lui ,le lavement des pieds des disciples, ch.13) ne le disent. Pour A. Gounelle, si Jésus avait vraiment dit cela, il est invraisemblable que les évangélistes ne l'aient pas écrit. Ou alors, ils n'ont pas « jugé la célébration de la Cène fondamentale ni même très importante pour la vie du chrétien et de l'Eglise » (p.203).

Nous devons donc apprendre à entendre ces textes autrement.

Une clef de compréhension de ce texte et des textes sur la Cène est encore une clef historique et culturelle : en effet, que ce soit dans la religion païenne grecque ou dans le judaïsme, des pratiques de repas rituels et de communion avec la ou les divinités existaient. Dans le monde grec, le « banquet gréco-romain a fourni à la fois la forme et la conception de base pour le développement du repas liturgique dans le christianisme primitif » (Dennis Smith et Hal Taussig, cités par Gounelle, p.204). L'épître aux corinthiens qui s'adresse aux grecs, aurait pu donc vouloir donner une signification christologique à un repas déjà pratiqué par les grecs et en retour les chrétiens auraient commencé à prendre ensemble la « sainte cène », imitant le repas des grecs.

De même, les sacrifices et les repas répandus dans le judaïsme jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem en 70 APJC, avaient pour objectif de rendre possible la présence de Dieu, de communier avec lui et de s'unir à lui. Ces repas renforçaient l'alliance entre eux. La question du lieu des sacrifices a d'ailleurs été une question qui a traversé toute l'histoire du peuple hébreu, car à travers eux se posait la question de la présence de Dieu : fallait-il un seul temple ? Pouvait-on pratiquer des sacrifices localement ? Les questions : où, quand, comment être en présence de Dieu, se posaient de façon récurrente et cela pendant des siècles.

Les pratiques de sacrifice et de repas de communion étaient donc répandues à

l'époque de Jésus et c'est dans ce contexte-là qu'il faut comprendre ses paroles.

Dans l'Évangile de Jean, Jésus se présente comme la « bête » sacrifiée dont la chair et le sang donnent la vie éternelle, il déplace la signification des sacrifices et des repas juifs et/ou grecs sur sa personne. Ce qui a bien sûr choqué, d'autant plus que les « victimes » des sacrifices n'étaient jamais des êtres humains, mais des animaux ou des végétaux, c'était sans doute tout à fait incroyable d'entendre cela. La parole était en effet rude !

D'une certaine façon elle l'est toujours aujourd'hui. Car de l'interprétation de ces textes, dépend notre compréhension de la présence de Dieu dans notre vie et dans nos églises. Où, quand, comment, être en présence de Dieu ?

L'Église catholique et l'Église protestante n'en ont pas la même compréhension. Pour les catholiques, la présence de Dieu est physiquement réelle dans le pain et dans le vin. Pour les protestants, c'est par l'Esprit que Dieu est présent, donc où ? partout, quand ? toujours, comment, par l'Esprit.

Les protestants sont aussi attachés à ce verset biblique qui définit pour eux l'Église : « Quand deux ou trois sont réunis en son nom ». Mt 18,20.

Pour expliquer la position des protestants (outre les lois de la physique que nous prenons au sérieux) on peut s'appuyer sur les paroles que Jésus a dites aux disciples : « C'est donc pour vous une cause de scandale (ce qu'il vient de dire)... mais « C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert à rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie ». Il dissocie donc la chair, le pain, et l'esprit et la vie.

Aujourd'hui donc, le repas de communion (qui est le sens originel du rite que Jésus a reproduit) , nous le prenons chacun dans notre cercle ecclésial. Il est ainsi devenu « le sacrement de la discorde » ! Ce sacrement témoigne aujourd'hui du contraire de ce qu'il signifie .

Dès lors que ce sacrement est devenu un sujet de discorde, A. Gounelle pose la question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux arrêter de le célébrer ? (p.206). Il rappelle d'ailleurs que les Diaconesses de Reuilly célèbrent régulièrement des offices dans une église catholique où elles laissent volontairement une coupe et une assiette vide « qui entendent signifier que l'on ne célébrera plus dans ce sanctuaire de service de Sainte-Cène tant qu'elle ne sera pas commune à tous les chrétiens » (p.206). C'est ce que

j'appelle l'audace de la chaise vide...

Pour autant, la sainte-cène que nous prenons aujourd'hui dans l'Eglise protestante Unie, de tradition réformée, a su donner, à mon avis, dans notre culture d'aujourd'hui un sens tout à la fois communautaire et convivial, créer un événement où la présence de Dieu est bien réelle mais pas exclusive non plus.

Ce repas « évoquerait plus la communauté de table de Jésus » (disons la vie fraternelle) et dans la désacralisation du pain et du vin, notre Eglise a su garder l'esprit contestataire de Jésus. Elle a libéré l'Esprit, elle l'a « déconfiné », pour en faire une puissance ouverte à tous, jusqu'aux confins de la terre et reliant les têtes et les cœurs de tous dans un même élan d'amour. C'est ce dont devraient témoigner nos sacrements dans la continuité des actions d'entraide et du cœur de l'Évangile.

Amen